



La lettre des Amis de Montluçon

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

Compte rendu de la séance mensuelle du 12 février 2016

✉ contact@amis-de-montlucon.com
www.amis-de-montlucon.com

MONTLUÇON AU TEMPS DES GRANDES CHEMINÉES

Après une promenade effectuée dans la cité médiévale et sur l'avenue Marx-Dormoy, suivie d'une courte incursion sur la rive gauche du Cher lors de la séance du mois de janvier, grâce à Aurore Petit, Alain Gourbet, au cours de la séance de février nous a transporté dans cette seconde partie du XIX^e siècle au moment de l'implantation des industries qui ont considérablement transformé la rive gauche du Cher et la Ville-Gozet.



Lorsque l'on arrive à Montluçon, il est difficile d'imaginer qu'il y a quelques décennies à peine, c'était une ville entièrement vouée à l'industrie métallurgique. Hormis quelques noms de rues dont l'origine est parfois méconnue des Montluçonnais, peu de traces subsistent de ce passé

industriel pourtant si proche. Heureusement, l'étude du patrimoine et des archives, la mémoire collective et la passion de quelques anciens permettent de retrouver le souvenir de ce passé industriel.

1834 - Le Canal de Berry

Le Canal de Berry, véritable colonne vertébrale de l'industrie montluçonnaise, naît sur ordre de Napoléon 1^{er}. Dénommé « Canal du Cher » à l'origine, il est rebaptisé « Canal du Duc de Berry » quand on décide de modifier son tracé entre 1811 et 1819, et enfin « Canal de Berry » comme nous l'appelons encore.

Initialement conçu pour alimenter les forges du Berry situées entre Saint-Amand-Montrond et Vierzon avec le charbon des mines de Commentry, le canal devient le trait d'union entre les minerais du Berry et le charbon de la région Commentry qu'il permet de distribuer jusqu'à Chalon-sur-Saône. En échange de cette houille, les bateaux apportent les matières premières nécessaires à l'industrie montluçonnaise. À Montluçon, un barrage sur le Cher crée une retenue qui, par une prise d'eau, alimente le canal. C'est pour assurer une alimentation constante à cette prise d'eau même en été que l'étang de Sault est réalisé en 1864.

Dès 1862, le chemin de fer concurrence le canal dont il suit le tracé et transporte les mêmes matériaux beaucoup plus rapidement. L'activité du canal commence à décliner vers 1920. Déclassé en janvier 1955, il est comblé à partir de 1960 dans la traversée de Montluçon.



À noter sur votre agenda...

Samedi 12 mars 2016, 16 h 30
Salle Robert-Lebourg, rue de la Presle
Raphaëlle MARAVAL :
Émile Mâle et les écrivains bourbonnais

Vendredi 8 avril 2016, 20 h 30
Salle Salicis, rue Lavoisier
Éric BOURGOUGNON :
Histoire du musée municipal de Montluçon

Dimanche 22 mai 2016

EXCURSION
Départ 8 h avenue Marx-Dormoy
50 € par personne
dans la région de Saint-Éloy-les-Mines
Inscription et renseignements au
04 70 64 95 51

1840 - Les Hauts Fourneaux – l'usine Forey

L'usine des Hauts Fourneaux, fondée par Benoist d'Azy, De Kersain, Guérin, Ganon et Languinier, aussi appelée l'usine Forey, du nom de son directeur Miltiade Forey, est la plus ancienne de Montluçon.

En 1853 l'usine est reprise par la Société Boigues-Rambourg, propriétaire des houillères de Commentry qui en 1874, se transforme en société anonyme sous la dénomination « Société Anonyme de Commentry-Fourchambault et Decazeville ». De 1873 à 1954, elle devient la « Compagnie Minière et Métallurgique du Périgord ».

Au début du XX^e siècle, l'usine se spécialise dans les fontes de moulage. Avec un effectif de 1 400 ouvriers, son activité est très importante lors de la première guerre mondiale. C'est l'une des plus grandes fonderies françaises. Mais, victime de l'épuisement du gisement de charbon du bassin commentryen, elle est fermée en 1967, et démolie en 1972.

1842 - La Verrerie Duchet

En 1841, cinq ans après l'ouverture du canal, Jacques-Alexandre Duchet obtient l'autorisation d'établir une verrerie à bouteilles. Construite en 1842, la Verrerie est la première activité à s'installer au bord du canal de Berry, sur le domaine de Brevelle appelé aujourd'hui « quartier de la Verrerie ».

En 1843 un four à chaux est construit pour les besoins de la fabrication des bouteilles, puis de 1850 à 1853, trois autres sont édifiés pour les besoins de l'agriculture. Dès 1843 et jusqu'en 1875, le verre est fondu dans des creusets et les bouteilles sont fabriquées à la main. La verrerie emploie 130 ouvriers à ses débuts, en compte 210 en 1860 et jusqu'à 500 dans les années 1883. De 3 millions de bouteilles dans les années 1860, la production atteint 6 millions en 1875. En 1903, 12 millions de bouteilles sortent de l'usine, mais cette production s'arrête en 1912 suite à un défaut de fabrication et un procès avec une maison de Cognac. Ce procès puis la guerre de 1914-1918 mettent en grande difficulté la Société Duchet de la Tourfondue qui est cédée en 1916. Elle prend le nom de Société Anonyme des Verreries du Centre. L'activité cesse en 1926.

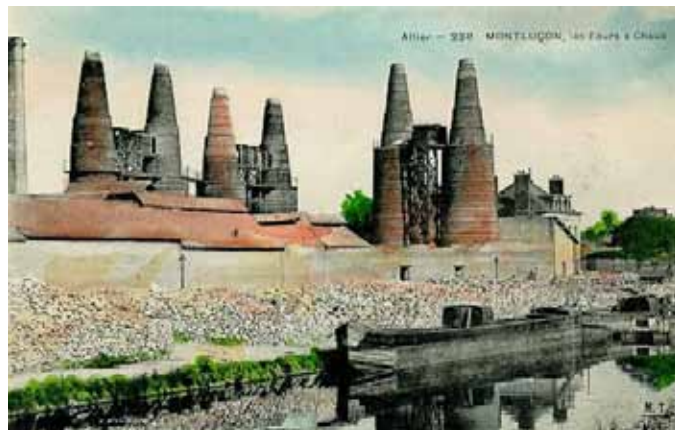


1842 – Les Fours à Chaux du Canal

À partir de 1842, plusieurs fours sont construits sur les rives du Canal de Berry, dans le quartier de Blanzat. Ces fours, que l'on appelle communément les « lorgnettes » en raison de leur forme caractéristique, occupent une place importante dans l'histoire industrielle de Montluçon. En 1842, Charles Pallard construit deux fours sur la rive droite du Canal. En 1846, Le

Groing de la Romagère en construit deux autres. Vers 1880, on compte cinq fours qui deviennent la propriété de Janin et Pisseau puis de Aumaître en 1905 et enfin Laville en 1920. Ces fours sont détruits en 1955.

En 1842, un four est également construit sur la rive gauche du canal dans l'enceinte de la Verrerie Duchet, puis trois autres pour les besoins de l'agriculture de 1850 à 1853. En 1878, les deux fours Chamoreau sont bâtis et mis à feu entre les fours Duchet et la rue Sainte-Genève. Au nord des fours Duchet, la veuve Desjobert construit, vers 1875, cinq fours qui passeront aux mains de Morlet Frères de 1917 à 1930, avant d'être détruits en 1950.



1846 - Le Chemin de Fer des Houillères

Le développement économique de Montluçon est dû à la proximité des mines de houille de Commentry et son approvisionnement par le chemin de fer des houillères.

Le Canal de Berry devait prendre son origine à Commentry mais les difficultés du terrain entre Commentry et Montluçon ont fait reporter la tête du canal à Montluçon, à quatre lieues de Commentry.

Le transport du charbon du bassin minier de Commentry pose un problème car il se fait par une multitude de tombereaux chargés de 1,5 tonne au maximum et tirés par des chevaux, à la vitesse de 6 à 7 kilomètre par heure.

Il est donc décidé de construire une ligne de chemin de fer. Projeté en 1842 par Stéphane Mony, directeur de la mine de Commentry, ses 16,7 km sont mis en service en 1846. Cette ligne à simple voie de 1 m d'écartement relie Commentry à Montluçon, et aussi au canal par lequel arrive le minerai de fer du Berry et les bois d'étais de Tronçais.

Ce chemin de fer cesse son activité en 1913 pour le charbon, mais continue d'être utilisé pour l'évacuation des laitiers des hauts-fourneaux vers les crassiers du Diénat jusqu'en 1942-1943.

1846 - L'Usine de la Glacerie – Usine Saint-Gobain

La Glacerie est créée en 1846 par Louis Guillaume Leguay dans le quartier de Blanzat. Grâce aux fours à charbon, cette usine produit par an jusqu'à 150 000 mètres carrés de glaces coulées, puis recuites et travaillées à la main. Elle fabrique également des plats en verre, des miroirs. Ses installations s'étendent sur 25 hectares jusqu'aux usines Saint-Jacques.

Louis Guillaume Leguay cède son usine en 1848 à un certain François Berlioz, qui n'est autre que le cousin germain d'Hector Berlioz le musicien. Cette société Berlioz et C^{ie} sera rachetée en 1868 par Saint-Gobain-Chauny et Cirey. La guerre de 1870 arrête une fabrique de bouteilles

qui avait été adjointe à la glacerie. En 1873 est créée une usine pour des produits chimiques et des superphosphates destinés à l'agriculture. Elle est surnommée « la peste » en raison des fumées sulfureuses qu'elle produit. En 1895, les deux activités sont séparées : la glacerie emploie environ 700 ouvriers et l'usine des produits chimiques près de 200.

À la fin de la Grande Guerre, l'usine de la Glacerie est confrontée aux mêmes difficultés que la Verrerie Duchet et cesse son activité en 1932. La production des produits chimiques subsistera jusqu'en 1960.

En 1965, l'usine prend le nom de « Rhône-Poulenc » puis « Société des Emballages plastiques d'emballage » avant de fermer en 1982.

1848 - L'Usine Saint-Jacques ou Les Usines Saint-Jacques

C'est en 1848 qu'est fondée l'usine Bougueret-Martenot et C^{ie} qui va produire du matériel pour les chemins de fer. Cette société avait été constituée en 1845 par la fusion de plusieurs établissements dont l'activité était la fabrication du fer à partir de hauts-fourneaux fonctionnant au charbon de bois.

De 1848 à 1853, l'usine produit essentiellement des rails : 25 000 tonnes en 1863. Un atelier Bessemer est construit en 1865 suivi d'un four Siemens en 1867. La construction de navires cuirassés se développe, et nécessite la fabrication de plaques de blindage de 10 à 12 centimètres d'épaisseur, pesant plus d'une tonne, pour lesquelles on construit un laminoir en 1865. L'usine réalise des « fabrications spéciales » avec une première commande de 50 tonnes de plaques de 9 à 10 cm d'épaisseur. En 1867, les Ateliers « Poynot » sont repris, permettant d'intégrer l'industrie des constructions mécaniques. En 1868, l'usine produit pour la marine des boulets en fonte dure. Pendant la guerre de 1870, elle travaille essentiellement à la fabrication des projectiles de marine et d'obus. Après la guerre, l'usine reprend sa production de rails qui décline et disparaît totalement en 1877. Il faut donc trouver une nouvelle activité, qui se présente grâce aux ouvrages cuirassés pour les forts. Cette activité dure de 1878 à 1883 et représente une production de 6 000 tonnes d'acier. Durant cette période apparaît l'obus en acier coulé. La compagnie fabrique d'abord ce type de projectile, puis dans les années 1884 des obus en acier chromé, forgé et trempé.

Plus tard la fabrication des rails devient précaire, puis s'arrête. Mais les productions spéciales pour la guerre et la marine maintiennent une certaine charge de travail. C'est la crise, et le nombre d'ouvriers, qui était de 2 100 en 1882, chute à 1 000 en 1885. L'entreprise s'oriente alors vers des fabrications spéciales de produits de qualité supérieure. En 1886 se développe la fabrication des moulages d'acier. En 1894, un atelier de fabrication de tourelles marines,

un autre de trempe de blindages, ainsi qu'une presse de 1 500 tonnes, sont mis en service. En 1897, la fusion avec la Société Métallurgique de Champigneulle et Neuves-Maisons donne naissance à la « Société Châtillon-Commentry-Neuves-Maisons ». Une forte activité revient alors dans les années 1896-1897. En 1900, l'usine emploie 3 000 personnes.

À partir de 1909, la fabrication d'aciers spéciaux pour l'industrie automobile apparaît. Pendant la première guerre mondiale, l'entreprise emploie environ 5 000 ouvriers (1917). Après le conflit, les effectifs chutent à 1500 employés. Pendant la seconde guerre mondiale, l'activité de l'entreprise est ralentie et se concentre autour de la coulée de lingots d'acier et des moulages. À partir de 1945, l'usine Saint-Jacques abandonne les fabrications militaires et se consacre à la production d'acier Martin et aux travaux de grosse forge avec la réalisation de pièces pour les industries mécaniques et électromécaniques. Progressivement l'usine s'équipe de matériel fonctionnant à l'électricité, mais la crise de la sidérurgie entraîne de grandes difficultés et les effectifs diminuent : 1880 en 1947 et seulement 960 en 1961. Le déclin se poursuit avec la fermeture de plusieurs ateliers en 1964, puis la démolition de plusieurs bâtiments en 1967. Finalement, les derniers disparaissent en 1986.

1856 - L'Usine à Gaz

L'usine de production de gaz à partir de la distillation de la houille fut construite en 1856 sur un terrain des « Chaumes Noires » situé vers l'actuelle rue Sainte-Geneviève. Ce gaz alimentait l'éclairage public de 134 lanternes ou « becs de ville », et provenait de deux gazomètres dont la capacité était de 400 m³.

En raison du nombre sans cesse croissant des abonnés, il fallait produire 1600 m³ par jour. Un nouveau gazomètre de 2 000 m³ fut construit en 1896, puis un stockage de 4 000 m³ fut bâti en 1900. Cette usine à gaz fonctionnera jusqu'en 1921.

1864 – Les Ateliers de la Ville-Gozet - Usine Poynot

Les Ateliers de la Ville-Gozet furent construits par MM. Poynot et C^{ie} en 1864. Ils comprenaient alors l'ajustage, la chaudronnerie et la fonderie. Rachetés en 1867 par la Compagnie Châtillon-Commentry, ils sont rattachés à l'usine Saint-Jacques avec pour principale activité l'usinage et l'assemblage de pièces lourdes pour l'armement qui emploie environ 300 ouvriers. L'atelier Poynot sera cédé en 1947 à la société lyonnaise Pinguely, spécialisée dans la fabrication de machines destinées au lavage et à l'extraction de matériaux (grues et pelleteuses). Sur 21 000 m², cette société emploie jusqu'à 750 employés en 1960. En 1962, l'usine est rachetée par la Société américaine « Joy » qui l'exploite jusqu'en 1978. Une partie des locaux est occupée par la fonderie Bréa jusqu'en 1985.

1865 - L'Usine des Fers Creux

Cette usine de la société « Mignon-Rouard-Délinières et C^{ie} » est construite près du pont des Iles. Elle doit son nom à sa spécialisation dans la fabrication de tubes en fer et en acier. Elle fabrique également du matériel pour la marine, pour la fabrication de la glace, des moteurs à gaz ainsi que des dynamos et moteurs « Gramme ». En 1870, des fusils et des mitrailleuses sortent de cette usine. En 1896, elle devient « S^{té} Henri-Rouart et C^{ie} », employant 350 personnes, avant d'être cédée en 1904 à la « S^{té} Le Soufaché et Félix ».



188 - BONTLEUCON - Usine St-Jacques et Ateliers de la ville. Crédit : Bontleucon (Allier)

Durant la première guerre mondiale, cette usine emploie plus de 500 ouvriers majoritairement féminins produisant des bombes en tôle soudée, puis des bombes à ailettes. Pour collaboration économique avec l'Allemagne, l'usine est mise sous séquestre en 1946. Elle ferme ses portes en 1967.

1872 - La Société Générale des Cires Françaises (S.G.C.F.)

Un jeune homme entreprenant, Pierre Troubat, né dans une famille nombreuse de la région d'Huriel, cherche à développer une activité. Il s'oriente dans la fabrication de cierges et bougies. C'est ainsi qu'en février 1870 il installe la Manufacture de Confection de Cierges et Bougies en Cire au 18 de la rue Notre-Dame (maison natale d'Achille Allier), dans un ancien grenier à sel.

Dès février 1872, il crée la Société Générale des Cires Française et lance la fabrication industrielle de bougies, de produits d'entretien et le négoce de cires et paraffines. La société se développe, et Pierre Troubat achète un terrain à la sortie de la ville, à proximité de la route de Moulins, pour y construire des bâtiments industriels. La marque DIAMANTINE prend la première place sur le marché français. Pendant la première guerre mondiale, l'usine est réquisitionnée pour produire divers corps gras nécessaires à l'effort de guerre. Entre les deux guerres mondiales, l'entreprise connaît alors son plus grand développement et devient leader dans son domaine avec 80% de la production nationale. Pendant la dernière guerre l'entreprise fabrique du savon de ménage semblable au savon de Marseille, à raison de 6 à 8 tonnes par jour.

En 1946 la Société des Parfums et Produits de France voit le jour et travaille à façon pour Coco Chanel qui est la première cliente de la société en faisant fabriquer quelques-uns de ses parfums à Montluçon jusqu'en 1949.

Dans les années 1955, il faut se diversifier et trouver de nouveaux produits. La société va prendre le nom de Société Générale de Chimie Française. En 1992, elle se déplace sur la rive gauche de Montluçon. La marque DIAMANTINE est vendue à V33 en 2000, et l'activité se poursuit sous le nom d'Agis Applications Industrielles jusqu'en 2007. En 2004, la branche industrielle qui commercialise des résines de sol devient autonome sous le nom d'AGIS PEINTURES. Elle est transférée en 2007 dans les locaux de la Société des Produits de France à Saint-Victor.



1894 - L'Usine des Machines à Coudre – Usine Hurtu

À l'origine, il s'agit de la « Compagnie Française des Machines à Coudre », créée par Lucien Deslinières en 1894 dans un champ du domaine du Cluzeau. Le coût d'installation des machines-outils et la rémunération

du personnel entraîne des difficultés de trésorerie qui conduisent rapidement la société à la faillite. En juillet 1896, une nouvelle société est créée, l'outillage est réutilisé pour la fabrication de pièces pour l'automobile, de moteurs à pétrole et pour l'armement, mais elle ferme ses portes en 1902. En mai 1902, l'usine est rachetée par la société « Hurtu », ancienne maison « Hurtu et Hautin » devenue « Diligeon et C^e », d'origine lorraine mais installée à Paris, qui a déposé des brevets entre 1861 et 1868 dans le secteur des machines à coudre et qui fabrique du matériel automobile depuis 1897.

La société Hurtu développe la fabrication de machines à coudre sur une surface de 30 000 m² dont 3 000 couverts. Elle compte environ 200 ouvriers – parmi lesquels l'apprenti ajusteur Marx Dormoy – et produit environ 12 000 machines à coudre par an en 1904, avant de cesser ses activités en 1908. Pendant la première Guerre Mondiale, l'usine « Guillemet » fabrique des obus dans ces locaux.

Un extraordinaire concours de circonstances relance l'activité de ce site industriel. En octobre 1939, la société suisse « Landis et Gyr », installée à Saint-Louis dans le Haut Rhin, fuit les troupes allemandes sans destination précise et se retrouve en gare de triage de Montluçon. C'est en apprenant que des bâtiments industriels sont vides depuis plusieurs années que son ingénieur Max Tatarinof, qui suit le convoi, propose de s'installer à Montluçon.

1896 - L'Usine des Faux Cols – Usine Hayem

La « fabrique des Faux Cols Hayem », implantée à Commentry depuis 1896, s'installe, à partir d'août 1897, dans le quartier du Cluzeau (actuellement avenue du Président Auriol). Elle confectionne des faux cols, puis de la lingerie militaire et des toiles de tente. Jusqu'à 600 douzaines de faux-cols et manchettes sont fabriquées par jour.

À ses débuts, l'usine comptait 35 ouvrières, mais en 1904, elle emploie jusqu'à 320 employés. Elle ferme en 1954 et les locaux seront rachetés par Landis et Gyr qui occupe déjà les ateliers voisins de l'ancienne usine Hurtu.



Cette révolution industrielle a complètement modifié Montluçon. L'afflux des ouvriers a fait croître la population qui comptait environ 4 000 âmes début 1800, 8 430 en 1849 (dont 3 000 ouvriers suivant une délibération) pour atteindre près de 34 000 habitants en 1900.

À cette époque on a souvent dit que Montluçon était la « Manchester de la France ». Peut-être aurait-on pu la comparer aussi à Liverpool. De ce passé industriel, il ne reste malheureusement que peu de traces : les cheminées sont tombées, une seule subsiste sur l'ancien site des fers creux, près du pont des Iles. D'autres industries ont pris place, qui vont résister tant bien que mal : DUNLOP, AMIS, LANDIS, la SAGEM... Malgré une activité importante, Montluçon est peu connue comme ville industrielle. Une raison peut éventuellement expliquer cela : le nom de Montluçon ne figure dans aucune des raisons sociales des grandes sociétés qui ont eu une activité industrielle dans la ville comme la « Compagnie Fourchambault et Decazeville » ou bien la « Compagnie des Forges de Chatillon-Commentry-Neuves-Maisons » dont la plus grande usine se trouvait à Montluçon : Saint-Jacques.

Résumé d'après le texte d'Alain GOURBET